

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien du Soir. Un An en Ville . . . . \$ 4.00 Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Rédaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA ABONNEMENT Un An en Ville . . . . \$ 2.00 Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 200

OTTAWA, VENDREDI 25 SEPTEMBRE 1891

LE NUMERO 2 CENTS

La vraie Russie

Par UN RUSSE

Ce qui nous attire dans les Français, c'est leur esprit éminent, leur courtoisie, un je ne sais quoi de noble et de chevaleresque; leur caractère inconstant, tumultueux, mais toujours vif, impétueux, sincère dans ses emportements, prêt à s'émouvoir pour tout ce qui porte en soi le moindre caractère de grandeur; tel nous le connaissons dans son histoire; toujours aux prises avec la vie, s'efforçant d'améliorer les conditions de l'existence universelle, luttant, succombant souvent, mais se relevant aussitôt et recommençant sans se fatiguer, oubliant les anciens échecs pour de nouvelles victoires. Et dans toutes les circonstances, le drapeau que la France tient si haut, c'est le drapeau de l'humanité tout entière.

Si elle combat, ce n'est pas par égoïsme national, ou pour les intérêts de l'Etat, mais c'est pour défendre les intérêts de chacun et de tous, ceux de toute l'humanité aspirant à quelques chose d'inconnu qui puisse lui procurer le bonheur.

Voilà ce qui fait considérer les Français comme les précurseurs de la civilisation européenne, renfermant en elle les principes humanitaires. Peut-être même devrait-elle être nommée civilisation française, tout simplement.

Et c'est justement la grandeur des missions que les Français poursuivent dans leur vie intérieure, la persévérance infatigable avec laquelle ils marchent vers le but que leur a assigné la Providence qui nous charme dans cette nation, nous attirant involontairement à elle, nous Russes, qui, comme les Français, sommes exemptés de tout égoïsme étroit, et faciles à émouvoir pour chaque fait grandiose.

Cependant, nos sympathies pour la France n'ont pas pour causes la marche devancière dans le progrès européen, car ce rôle ne se prononce clairement pour elle que lors de la grande Révolution qui détermina la politique intérieure et extérieure de la France dans le siècle suivant. Nos sympathies datent de plus loin. Elles remontent vers l'époque qui précéda les événements de 1789 et les créa peut-être, vers l'époque de Voltaire, Diderot, d'Alembert, Jean Jacques Rousseau. Ce sont eux qui, les premiers, nous apprirent à connaître le génie français, et conquérir l'embûche des esprits. Ils firent naître, Voltaire surtout, un rapprochement intellectuel et subtil entre les Russes et les Français.

Il est vrai que l'entraînement pour les grands philosophes était presque uniquement superficiel, car on comprenait mal leurs doctrines, et c'est à tort et à travers qu'on les appliquait à la nation russe. Cependant, cet entraînement se développa bientôt avec une force difficile à concevoir.

C'était pendant le glorieux règne de Catherine II. Oui, glorieux, bien que des libéraux et de sévères moralistes prétendent que ce fut un temps de dépravation complète, où l'on élevait à de hauts grades, aux dignités de comtes et de princes des hommes, dont le seul mérite consistait à bien servir Vénus, où, pendant les fêtes splendides, données à Pétersbourg et ailleurs, le pauvre peuple gémissait sous le fardeau des impôts destinés à enrichir d'innombrables favoris. On a beau dire tout cela, il n'en est pas moins vrai que, pour la première fois, depuis Pierre le Grand, notre pays politiquement existait.

Catherine savait ce qu'elle voulait, elle faisait ce qu'elle voulait. Elle voyait dans l'Europe une ennemie de la Russie, et elle comptait pour bons tous les moyens pouvant lui conquérir la faveur et la soumission de cette même Europe. Vers le même temps grandissait la gloire des philosophes, régnant sur l'opinion publique de l'Europe, et Catherine résolut de la faire tourner au profit de la nation russe. Elle les appela à Pétersbourg, leur donna des pensions, les écoutait, discutait avec eux, n'é-

tant pas un seul moment dupe du sans véritable de leurs opinions, et l'Europe commença à ne plus voir en nous les barbares du Nord. C'était tout ce que voulait notre souverain. Voltaire a pu dire: "C'est du Nord, aujourd'hui, que nous vient lumière". Mais ce n'est pas là l'unique profit que nous apporta la philosophie française.

L'exemple de la cour faisait loi, en ce temps là, et la lecture des œuvres de Voltaire devint à la mode. La haute société de l'époque, la seule qui fût alors plus ou moins éclairée, était on ne peut mieux prête à s'approprier les nouvelles idées (à sa façon, il est vrai).

Cette brillante société, toute aux plaisirs, aux fêtes incessantes, insatiable des faveurs de la souveraine, voyait la vieille aristocratie abaissée, humiliée par les représentants de l'aristocratie de nouvelle souche, composée des chevaliers de l'ordre de Vénus. Cette société devait manquer nécessairement de principes moraux, ayant remplacé les dieux par le culte du plaisir et des grâces souveraines. Mais, au fond, elle nourrissait encore les superstitions héritées de ses ancêtres, et elle n'était pas encore assez lettrée pour lutter avec ses propres doutes; aussi, cherchait-elle involontairement à s'abandonner de ses péchés. En cherchant bien, elle trouva tout d'un coup le moyen de détruire ce qui lui semblait la conscience.

Dans les dissertations de Voltaire, on trouva de quoi justifier tous les désordres moraux, et l'on s'y jeta avec avidité, afin de ne pas laisser à de nouveaux doutes le temps d'éclorre.

Le langage spirituel, moqueur et brillant du nouveau philosophe, était de nature à éblouir et à captiver des têtes mal appropriées à penser logiquement, de sorte que bientôt les œuvres de l'auteur de la Pucelle devinrent, pour la haute société russe, une sorte d'Évangile, et furent aussi répandues que l'Évangile du Christ.

Parcourez nos villages, et dans presque toutes les maisons des anciens seigneurs, vous trouverez soit à la bibliothèque, soit entassés dans les greniers, de nombreux volumes solidement reliés, les œuvres des nouveaux apôtres qui ont prêché la Révolution.

Mais, nous le répétons, on ne comprenait pas, et même on ne s'efforçait pas de comprendre le vrai sens des nouvelles idées; on ne voyait que le côté négatif, et l'on niait tout, Dieu et le diable, mais avec la crainte intime du dernier jugement; et l'on mourait en bon chrétien orthodoxe, qui maudit les erreurs de sa jeunesse.

Cet entraînement pour Voltaire était si fort que l'on fit même un mot: *voltairianstvo* (voltairianisme). Être voltairien (*voltairianets*); signifiait être libéral, plus ou moins éclairé, avoir la hardiesse d'exprimer ses idées en tout dissimulables à celles de la génération précédente; ou bien cela indiquait l'opposition au gouvernement, et la critique ouverte de ses actes. On considérait comme dangereux ceux qui profesaient ces opinions là, et on ne les perdait pas de vue. Il arrivait souvent que de vieux seigneurs tombés en disgrâce devinrent tout d'un coup voltairiens (*voltairiantzi*), sans avoir cependant jamais lu une seule ligne de Voltaire.

C'est Moscou qui nous donne le plus grand nombre de ces philosophes dangereux. Il convient de dire ici que Moscou s'est toujours distingué par son amour pour les lettres et les arts, que presque toutes nos célébrités littéraires ont passé par l'Université de cette ville, et que, même de nos jours, la vie intellectuelle y est plus développée qu'à Pétersbourg, où tout est absorbé par les intérêts pratiques. Moscou est plus désintéressé, d'un cœur plus droit, plus chaleureux dans ses actions, que le moral et bureaucratique Pétersbourg.

Aussi, l'entraînement de Voltaire pouvait-il trouver à Moscou des adeptes plus sincères et même plus propres à l'étudier et à le comprendre. Mais en même temps, Moscou faisait toujours une sourde opposition à Pétersbourg, et vers la fin du siècle passé, cette ville était

le centre où affluèrent, de Pétersbourg, un grand nombre de seigneurs disgraciés et de personnes ayant des raisons de se plaindre du gouvernement. La, se formaient l'opposition, et aux clubs, par exemple au club anglais, le plus fashionable, — on critiquait à haute voix tous les actes du gouvernement.

Ce mouvement atteignit souvent l'absurde, le ridicule, et ne pouvait pas être ignoré des écrivains russes de cette époque; il est bien entendu qu'ils ne le considéraient pas comme sérieux. Dans l'immortelle comédie ou plutôt satire de Griboïedoff, le *Mauvais de l'Esprit*, est exposé de la manière dont une certaine partie de notre société considérait ces adeptes de Voltaire. On voit figurer, dans cette pièce, le colonel Scaloube, dont tout le code moral consiste à faire ce qu'ordonnent les chefs, l'unique but à parvenir par tous les moyens.

C'est un formaliste raidi dans son uniforme, pas bête au fond, mais en raison de ses intérêts personnels, ne voyant dans l'érudition que des côtés et des effets dangereux. Passionné pour la discipline, il proscribit les fables, parce qu'on y lit des aigles et des lions, et les aigles et les lions sont les rois de la nature. Ce même personnage se trouve par hasard avec un certain Repetoff, bavard, naïf, qui lui raconte toutes les discussions survenues la nuit précédente au club, et l'engage à s'y rendre, prétendant qu'on y rencontre des personnages ayant plus d'esprit que Voltaire lui-même.

L'autre lui répond: "Tu ne m'embras pas avec ton érudition. Parles en à d'autres! Si tu le veux, je vous donnerai, à toi et au prince Grégoire, nom caporal en échange de Voltaire. En sa qualité de militaire, il vous rangera en trois files, et si l'un de vous ose prononcer une seule syllabe, il aura bien tôt fait de vous calmer!"

Quoique l'entraînement éprouvé pour Voltaire ait été en grande partie superficiel, il nous a cependant portés à connaître la littérature française en général, à l'approfondir, à l'étudier et à l'aimer. Ce mouvement a perdu peu à peu ses côtés ridicules, mais le désir de s'initier aux productions du génie français était éveillé, et nous a de plus en plus rapprochés de la nation française.

Vers cette époque, la grande Révolution éclata en France, et un flot d'émigrés inonda la Russie. Ils pouvaient être très de trouver un accueil favorable auprès du gouvernement monarchique, et cette persécution leur fit supporter l'inconvénient de vivre parmi des barbares.

Ces derniers furent bientôt séduits par leur grâce et l'affabilité de leurs mœurs, puis ils apprirent en même temps à connaître les traits principaux du caractère national français, qui acheva de conquérir leur sympathie. On ne pouvait parler encore d'amitié, mais ce goût pour tout ce qui était français était éveillé, et ayant commencé par la littérature, il s'étendait maintenant sur les mœurs, les modes, et même sur la cuisine, que chacun, y compris les adversaires de la gallomanie, trouvait excellente.

Avec le temps, ce penchant involontaire pour tout ce qui était français, se tourna en une sympathie sincère, profonde, désintéressée, qui, d'année en année, prit plus de consistance, en un vif sentiment d'amitié pour la nation française. Il faut même convenir qu'au début, cette gallomanie touchait au ridicule. On ne raisonnait pas, on s'humiliait devant tout ce qui était français, sans juger si ce qui valait la peine, et précédaient, les premiers Français que nous avons connus, soit faisant partie de l'émigration, soit appartenant aux restes de la grande armée, n'étaient pas tous d'un prix moral considérable.

Beaucoup de comtes, de marquis, et d'individus affublés d'une particule douteuse, parurent dans nos villes, et l'on accueillit le premier venu comme gouverneur de ses enfants sans savoir qu'il était, et néanmoins, nous en parlons tout à fait tranquillement, sans aucun respectement envers les Français, tant

On professait, avons nous dit, un véritable culte pour tout ce qui était français, et toute personne ayant l'unique avantage d'appartenir à la nation française pouvait être sûre à l'avance de son succès auprès de nous. Des hommes plus sérieusement éclairés ne voyaient certes pas sans amertume cet abandon de tout ce qui était russe, cette humiliation dans laquelle se tenait leur patrie, et des voix sévères s'élevaient pour défendre la cause nationale. Mais elles se perdaient au milieu du murmure de la foule enthousiasmée. Griboïedoff, dans sa même comédie (*le Mauvais de l'Esprit*), ne pouvait pas laisser inaperçu ce sujet, et voici les paroles qu'il met dans la bouche de son héros, Tchatski, qui proteste contre cet abandon de toute nationalité:

Ce qui m'a tellement troublé, c'est la rencontre insignifiante, faite dans l'autre chambre, d'un petit Français de Bordeaux, qui narrait la manière dont il était parti pour la Russie le pays des barbares. Alors, disait-il, il était assailli de crainte et de larmes; mais une fois arrivé, il avait trouvé des sympathies sans nombre; de plus, il n'avait pas rencontré un seul visage russe, n'avait pas entendu un mot de russe. Il lui avait semblé se trouver en province, parmi les siens. Ah! la France! Il n'y a pas au monde un meilleur pays, s'écrièrent les princesses, répétant la leçon qui leur était dictée depuis l'enfance.

Qu'on dise de moi ce qu'on voudra, mais pour moi, notre Nord est devenu mille fois plus désagréable, depuis le temps où, pour admettre de nouvelles manières, on a tout changé, et nos mœurs, et notre langage, ainsi que les habitudes de notre saint passé!

Du moment que nous sommes prédestinés à imiter les autres, il faudrait alors prendre, chez les Chinois, leur sage méfiance des étrangers!

Peut-être se trouve-t-il ici quelques ennemis des personnages venus par commande; si cette personne a dans la tête cinq ou six idées raisonnables, qu'elle ose les proclamer à haute voix à tout le monde.

Il se retourne, et voit que, loin de l'écouter, toute la société valse avec fureur; les vieillards eux mêmes jettent attentivement sur ces cartes.

Ainsi, l'entraînement pour les Français était tel, que de vrais patriotes se refusant à prévoir les conséquences pouvant survenir, un jour, à la suite de tant d'exagération.

Cependant, les côtés ridicules de cet entraînement s'effacèrent peu à peu, et il n'en resta qu'une vive sympathie pour les Français, basée en partie sur quelques affinités existant entre le caractère national russe et le caractère français, puis sur l'estime et une certaine admiration pour d'autres qualités que nous ne possédons pas.

C'est de cette manière que tout ce qui a produit le génie français, comme la littérature, les arts, les modes, tout cela nous devint proche et sympathique.

Cette sympathie était si bien avérée en nous, que même les chocs subis avec la France en 1812 et 1824 n'ont pas pu l'ébranler. L'exemple de ces deux époques mémorables, fourni par l'histoire de nos nations respectives, prouve en core, de la manière la plus évidente, que ce n'est pas la guerre qui crée la haine entre les peuples, mais la haine, née de la différence des caractères nationaux.

La Russie et l'Allemagne en sont la meilleure preuve; ce n'est pas une guerre de gouvernement à gouvernement, mais c'est l'antipathie innée de deux peuples qui les fait se haïr l'un l'autre.

Choses bien étranges! La douzième année (ainsi appelée) on chez nous l'invasion de Napoléon en 1812) et plus tard la défense de Sébastopol sont devenues des époques glorieuses dans notre histoire; les vétérans de ces deux guerres sont révérends chez nous comme les libérateurs de la patrie; nous n'avons pas d'exemple où notre armée ait fait plus de prodiges de valeur, et, néanmoins, nous en parlons tout à fait tranquillement, sans aucun respectement envers les Français, tant

dis qu'aucun Russe ne pourra parler avec sang froid des Allemands qui, jusqu'à présent, n'ont pas encore eu l'honneur de rivaliser avec nous en courage. Voilà ce qui confirme tout à fait le proverbe russe: "Les amis se querellent seulement pour s'amuser."

Il serait vraiment curieux d'approfondir les causes de ces sentiments; mais ce n'est pas notre mission d'entrer dans le domaine de la psychologie internationale. Toutefois, en ce qui concerne la nation russe le fait s'explique de la manière suivante:

La partie éclairée de la société russe n'a jamais vu dans ces deux guerres que la méintelligence de deux empereurs; elle n'a pas pensé que ces guerres pussent être motivées par des causes vraiment nationales, et les a regardées comme des choix passagers qui, en aucune façon, ne pouvaient ébranler nos vives sympathies pour la nation française. Cette question était envisagée de la même manière par des officiers des armées de 1812 et de 1854, auxquels la langue française était souvent plus familière que la langue russe.

Quant au bas peuple, 1812 n'était pour lui que l'invasion des vingt langues (des vingt nations) du nom de Français ne se trouvant pas mêlé. Le peuple est accoutumé, jusqu'à présent, à entendre en certains jours, dans les églises, remercier Dieu que la patrie soit délivrée de vingt langues, et dans l'exaltation de ces langues, il entend "les Galles", mais il n'entend pas "les Français".

Les nombreux sacrifices commis à Moscou, pendant le séjour dans cette ville de la grande armée, ont pour auteurs des Polonais, des Wurtembergeois et des Bavaurois, s'il faut en croire le témoignage des contemporains. Mais ces faits sont restés inconnus au peuple russe. Il ne sait pas que les temples historiques étaient alors transformés en écuries et en lieux d'aisances, qu'en entrant dans les maisons privées, on balafrait à coups de sabre les images des saints, que dans un très petit nombre de temples où l'on pouvait encore célébrer la messe, on interrompait le service par des sifflements et des plaisanteries faites à haute voix.

Tout cela lui est resté inconnu, par la raison que Moscou ayant été abandonnée de toute sa population un nombre très restreint d'habitants est resté dans la capitale et à pu servir de témoins à des faits qui jusqu'à présent, ne sont bien connus que de personnes adonnées spécialement à l'étude de notre histoire.

les prodiges de bravoure faits d'un côté ou d'un autre; et il était impossible de ne pas apprendre à s'estimer mutuellement.

Notre défaite près de Sébastopol ne fut pas moins glorieuse que la victoire remportée par les alliés, et, selon la juste remarque de l'éminent historien M. Rambaud, dans son ouvrage *Moscou et Sébastopol*, le souvenir de Sébastopol est en quelque sorte le patrimoine commun et indivisible des deux armées.

Si, au début, cet élan vers la France était purement platonique, c'est à dire sans nous apporter aucun profit, dans le sens pratique du mot, il peut nous devenir d'une grande utilité pour l'avenir; la position politique de l'Europe ayant beaucoup changé, ces dernières années.

Entre la France et la Russie s'est élevée une forte et ambitieuse puissance, également mal disposée pour les deux nations. La France a des comptes historiques à régler avec elle, tandis que nous n'avons aucune raison de nous quereller ensemble. Néanmoins, nous sommes à chaque pas taquinés et retenus par la politique ennemie de Berlin, et le nouveau lien entre la France et la Russie, c'est cette haine alimentée par les siècles, cette haine du peuple russe contre tout ce qui est allemand.

Les ennemis de nos ennemis sont nos amis, peut on dire en paraphrasant le dictionnaire. Personne, en Europe, ne peut supposer à quel point cette haine contre les Allemands est innée à tout le peuple russe, en commençant par les classes éclairées et en finissant par les simples moutons.

La guerre avec l'Allemagne, ce serait quelque chose de terrible par son atrocité impitoyable.

EXÉCUTION D'UN PARRICIDE Un jeune homme du nom de W. H. Davis, condamné à mort pour avoir assassiné le 7 janvier dernier à Pueblo (Colorado), sa mère et un nommé James Arnold, qu'elle avait épousé en seconde noce, a été pendu à huit heures du soir, dans la prison de l'Etat, à Canon City.

L'exécution n'a été marquée par aucun incident digne d'être signalé; mais elle a eu lieu sur une potence d'un nouveau genre inventée et construite par le sous directeur de la prison, et dans laquelle le condamné se pend pour ainsi dire lui-même, sans s'en douter. Dès qu'on lui a passé la corde au cou et rabattu le fameux bonnet noir sur le visage, le condamné est placé sur une espèce de plate forme mobile, et par son propre poids, il met en mouvement un ingénieux mécanisme hydraulique, caché par la charpenterie, et qui s'élève soudainement en l'air par suite de la chute d'un contrepoids de deux cent cinquante livres.

On n'avait autorisé que les personnes dont la présence est exigée par la loi à assister à l'exécution de Davis. Le condamné a marché à l'échafaud sans trahir la moindre appréhension. Il a serré la main au directeur de la prison et à ses aides; puis, lorsque tout a été prêt, on l'a fait monter sur la plate forme fatale. L'appareil a fonctionné, dit-on, avec une précision merveilleuse; Davis a été enlevé à une hauteur de six pieds environ par une brusque secousse, et le choc a été si violent qu'il a eu la colonne vertébrale disloquée, de sorte que la mort a été instantanée. On l'a laissé pourtant pendu sept minutes, par mesure de précaution.

Davis est encore une victime de l'ivrognerie. Il était ivre le jour du crime, et c'est parce que sa mère et son beau père lui refusaient de l'argent pour retourner au cabaret qu'il les a tués.

JÉTÉ EN PATURE AUX POURCEAUX. Une dépêche de San Luis Obispo annonce que l'on vient de découvrir, dans la partie la moins peuplée du comté du même nom, un crime suivi de circonstances odieuses et remontant au mois de juin dernier. On a trouvé au fond d'un puits, près d'une ferme appartenant à un nommé John Silvia Gualarte, un paquet de vêtements et couvertures ayant appartenu à un pauvre diable

du nom de Martin Heines, qui avait mystérieusement disparu depuis le 7 juin. Comme des pierres avaient été attachées avec du fil de fer au paquet pour le maintenir au fond, la police a ouvert une enquête qui a amené la découverte d'une quantité d'ossements humains partiellement enfouis dans la boue dans le parc à cochons de Gualarte. Celui-ci a été mis en état d'arrestation, et le jury de coroner qui a procédé à une nouvelle enquête, a déclaré dans son verdict que Gualarte a tué Heines à coups de revolver dans le dos; qu'il a coupé ensuite en morceaux le corps de sa victime, et qu'il l'a jeté en pâture à ses porcs.

Des charges très graves et très précises, on le voit, ont été relevées contre Gualarte et il se pourrait bien qu'il fût lynché une de ces nuits.

SUICIDE D'UN ANCIEN GOUV. VERNEUR

Une vive émotion a été causée dans tout le Missouri par une dépêche de Marysville annonçant le suicide de M. Albert Moorehouse, ancien gouverneur de l'Etat.

M. Moorehouse a été frappé d'insolation, il y a quelques semaines, dans une grande ferme qu'il possédait à Marysville. Depuis lors, il était atteint fréquemment d'excès de délire et l'on craignait qu'il ne pérît complètement la raison, en dépit de tous les soins que l'on pouvait lui prodiguer. Mardi soir, il est allé faire une promenade en voiture avec un de ses amis; mais il est devenu soudainement si agité qu'il a fallu le reconduire chez lui en toute hâte et appeler le médecin. Le malade s'est un peu calmé pendant la nuit et il a fini par s'endormir dans la matinée. Les deux infirmiers, qui étaient chargés de le surveiller, ont commis alors l'imprudence de le laisser seul pendant quelques instants, et à neuf heures du matin, quand ils sont retournés à la chambre du malade, ils ont trouvé M. Moorehouse étendu mort sur le parquet et perdant des flots de sang par une blessure qu'il s'était faite à la gorge avec un couteau de poche.

Né dans le comté de Delaware (Ohio) le 10 juillet 1835, M. Moorehouse est allé s'établir au Missouri en 1856, et y a exercé depuis avec succès la profession d'avocat. Et en 1884, il a été élu lieutenant gouverneur de l'Etat par le parti démocrate, et, en 1887, il s'est trouvé gouverneur, par suite de la mort du titulaire, M. J. S. Marnaduke. M. Moorehouse laisse une femme et deux enfants, qui étaient en villégiature à Saint Joseph, lorsqu'il s'est tué.

La livraison. — Comment Baptiste, je vous envoie chercher le médecin et c'est un vétérinaire que vous m'amenez? — Monsieur si plaignait d'avoir une fièvre de cheval.

Guibollard demande à l'un de ses amis la main de sa sœur. — Tu est donc veuf? — Non, mais ma femme est à toute extrémité et je tenais à prendre date.

On demande à Toto: — Lequel aimes tu mieux, des confitures ou de grand'maman? — Après avoir réfléchi, Toto se met à fondre en larmes. — Pourquoi pleures tu? — Toto, toujours sanglotant: — Parce que, si je dis que j'aime mieux grand'maman, je ferai un mensonge; et, si je dis que j'aime mieux les confitures, on me donnera le sonet!

DIX LIVRES EN Deux Semaines QU'EN PENSEZ-VOUS? Comme Régénérateur des Chaires il n'y a pas de doute que par l'EMULSION SCOTT

EMULSION SCOTT d'Huile de Foie de Morue Aux HYPOPHOSPHITES de CHAUX et de SOUDE

bon marche... John Murphy & Co. Rue Sparks.

MILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE